

LES

NOUVELLES

Taches d'Encre

OPINIONS: MORALE DE L'APRÈS-GUERRE

Un ami écrivait dans le dernier numéro : « De nos jours on n'utilise plus des balances faussées, on n'utilise même plus de balances ». C'est sur cette phrase que je veux réfléchir et me demander dans quelle mesure elle reflète l'attitude de notre jeunesse.

Nos grands-parents n'avaient pas autant de liberté que nous. C'était l'époque d'après-guerre où on leur inculquait le respect de l'honneur, le sens de la morale, de la valeur du travail, de la grandeur de l'homme. Les « poilus » forçaient leur admiration et on devait les honorer sous menace de se voir cataloguer parmi les mauvais citoyens. La patrie avait gagné la guerre, notre Empire faisait de nous la seconde puissance coloniale ; c'était encore le temps où l'on respectait l'Armée, l'Eglise, où la Légion d'Honneur se méritait, où le communisme faisait figure de destructeur de ce bonheur que devait nous amener le capitalisme. Le père commandait et travaillait, le fils ne faisait rien, mais obéissait, la femme vaquait aux travaux de la maison.

Vinrent alors nos grandes et longues périodes de stabilité gouvernementale (...) où la droite et la gauche dans une même faiblesse s'accommodaient pour se succéder mensuellement à la tête du gouvernement. Gauche, droite, pour tout ce qui est contre et contre tout ce qui est pour, pour une économie de faillite, pour des réformes sociales, économiques, politiques toujours imaginaires, voilà le programme de l'entre-deux guerres.

Alors, tandis que Hitler ravageait l'Europe, tandis que notre sol était envahi, nos armées battues, nos familles humiliées et ruinées (pas toutes, hélas), tandis que les nazis injectaient du poison dans les veines des prisonniers à titre d'expérience et que les Américains inventaient Hiroshima pour prouver leur puissance, au milieu de ce chaos, de cette haine, de cette bêtise... nous avons vu le jour.

Juste à temps pour s'apercevoir que les pays alliés, scientifiquement et techniquement les plus forts gagnaient la guerre ; pour mélanger dans nos jeunes têtes les vrais résistants et ceux qui dénoncèrent leurs frères, qui les tuèrent, les volèrent et prirent les places de ceux qui avaient voulu garder leur honneur ; pour comprendre que le monde était menteur, incapable d'humanité, désireux de « bouffer » le moins fort. Pour apprendre que les valeurs morales n'existaient plus, que le héros était le résistant et que Pétain était le traître, que les communistes avaient mieux « tenu le coup » que nous, que le mal était permis, que la vengeance demeurait établie dans tous les pays. Pour saisir petit à petit que nous devions renoncer à notre empire colonial et qu'il fallait préférer à de vastes changements de structures une politique de laisser-aller et d'abandon.

Belle époque, à vrai dire, celle où nous avons vu, ce que j'appelle vu, des gens sérieux s'extasier devant une peinture représentant une tâche blanche sur un fond noir, où la jeunesse n'avait plus pour lecture que les existentialistes, où la mode était au style Saint-Germain-des-Prés, où l'artisanat disparaissait, faisant place à la nationalisation et à la mécanisation à outrance. Et oui, puisque nous devons croire aux soupapes volantes, puisque nous devons être sûrs que l'homme n'est pas responsable lorsque le chef a ordonné, il était naturel de se demander pourquoi la religion existait, pourquoi Dieu s'appelait Dieu, et pourquoi la morale et la religion étaient les deux sources de notre conduite ?

Privés, de par notre passé historique et de par notre réalité présente, des idéaux de nos parents, désorientés par la civilisation moderne, alourdis par la vie tourmentée que nous menons, il est vrai de dire que nous ne savons plus sur quelle table de valeur jauger nos actes.

Que nous est-il permis d'espérer ? Nous nous interrogeons avec angoisse. Ne pas agir ? La fuite devant l'action et le rejet de la réalité sont aussi désastreux sur le plan biologique que sur le plan psychologique. Agir donc, mais de quelle manière ? Nous est-il permis d'espérer qu'un jour, avec un peu de bonne volonté, la société intransigeante et implacable nous laissera pénétrer dans son sein, sans trop nous déchirer, au risque de nous dépersonnaliser dans un conformisme déplacé qui ne correspondrait plus à nos aspirations et à nos besoins ? Dois-je me demander si l'insatiable curiosité et l'infatigable progrès de l'homme travaillant à la victoire de la science, me donnera cette table de valeurs ? Ou bien dois-je tour à tour me plonger dans l'insolite, dans le grandiose, le sérieux, le matériel, le spirituel, dans tous ces visages que le monde actuel nous offre, sans aucune unité ?

Tandis qu'à la surface du globe, les hommes se déchirent, les philosophes se détruisent, les armées se révoltent, les religions se heurtent, et que du jour au lendemain il se peut que ma jeunesse, notre jeunesse, manque même d'espace vital, quelle table des valeurs ai-je le droit de m'imposer, au moment de l'histoire où celles-ci, précisément sont complètement faussées ?

Le problème ne s'avère pas facile. Je ne pense pas qu'il faille, comme certains éducateurs modernes, le résoudre par trop de compréhension. De la compréhension, dans les causes, oui, mais non dans les effets. Avant tout, nous avons besoin d'un pallier de sécurité, d'une unité transcendante où nos caractères puissent s'affermir sans se briser, de chefs avertis et éclairés, de missionnaires moraux toujours plus convaincants.

Alors ?
Alors, et alors seulement, le monde pourra avoir foi en sa jeunesse, car elle aura trouvé, après bien des doutes, une force de caractère et une sagesse qui n'auront d'égaux que son désir de réussir sa vie, et de réussir dans la vie.

Pour ma part, je me tourne vers l'Eternel et l'Absolu, vers Dieu.

Yves DOUSSET.

LES DIMANCHES DE VILLE - D'AVRAY

Le titre est un premier charme, et non des moindres. « Les dimanches de Ville-d'Avray », ces mots si simples sont presque une poésie : on les chante sur un air de rengaine, on alterne les intonations et cette musique vous attache. Ainsi en est-il de tout le film : des effets poétiques millénaires — arbres nus et étangs glacés — mais qui ont gardé le pouvoir d'émuouvoir, de se graver, de faire rêver.

Mais de ce rêve, on tire aisément une leçon, à savoir qu'on ne peut juger une œuvre inachevée que sur son style, et non sur son esprit ; car en ce domaine c'est la fin qui explique tout. Gratifié d'un « happy end » — la petite fille adoptée par le couple — ou mieux, parce que plus logique, d'un épilogue sans illusion — l'enfant et l'adulte s'éloignent l'un de l'autre, sur un fond d'arbres nus et d'étangs glacés — les Dimanches de Ville d'Avray étaient un chef-d'œuvre. Mais au mélancolique andante succède un furieux allegro de sirènes hurlantes, de cris, de poursuites, de coups de feu qui, comme à plaisir, abolit la symphonie. A cause d'une fin lamentable, il ne reste de ce film que la révélation de l'immense talent de Patricia Glozzi dont les yeux désabusés et pathétiques évoquent une Emmanuelle Riva enfantine, et il ne subsiste qu'une impression de malaise et d'angoisse.

R. C.

" LEURS FIGURES " : ROMAIN ROLLAND L'Homme de toutes les Fidélités

« Parler de Romain Rolland !... Mais il est complètement oublié ! » m'a-t-on dit. Il y a là quelque exagération, et je n'en veux pour preuve que la parution de « Colas Breugnot » et de « Jean-Cristophe » dans la « Bibliothèque de Poche », collection populaire qui ne réédite rien si elle n'est assurée d'importants débouchés. Il faut cependant reconnaître que M. Rolland, comme tous les écrivains aussi illustres pour leur action que pour leurs œuvres, s'il est très lu à l'étranger, et particulièrement en Allemagne, a souffert en France, depuis sa mort, d'une relative et provisoire indifférence. Et pourtant !... Il n'est point d'existence pour avoir fait naître des passions plus farouches, des enthousiasmes plus effrénés.

Dans le cimetière villageois de Brèves, entre Clamecy, où il est né et Vézelay où il est mort,

au cœur du Morvan, péninsule avancée de l'Auvergne, une simple pierre tombale : 1866-1944. C'est en effet le 29 Janvier 1866 que naquit Romain-Paul-Emile Rolland, fils et arrière-petit-fils de notaires. A ces prénoms latins, le jeune Romain ajouta une éducation digne d'un héros de Plutarque : comme sa médiocre santé lui interdisait l'internat toute sa famille, confiante dans le génie de son rejeton, alla s'installer à Paris. C'est là qu'il fit ses études, à Louis-le-Grand d'abord, puis à Normale Supérieure où il se spécialisa dans l'Histoire de la Musique. La Musique, une des grandes charnières de sa vie.

Après deux ans de séjour à l'Ecole Française de Rome, il rentre en France, et ce sont les grands débuts. Il écrit coup sur coup des pièces

(Suite page 2)

remarquables, réunies plus tard sous le titre général de « Théâtre de la Révolution », mais ni « Danton » ni « Le Triomphe de la Raison », ni « le 14 Juillet », trop différentes des médiocres vaudevilles à la mode, ne peuvent être représentées. En 1903, avec la première « Vie de Beethoven » qu'ait écrit R. Rolland, s'ouvre la série des « Vies d'Hommes Illustres », qui comptera plus tard « Haendel », « Tolstoï », « Goethe », « Péguy », puis « Les grandes époques de la Création chez Beethoven », cette œuvre immense qui est le modèle des biographies et qui fait de son auteur le premier musicographe français. De 1904 à 1912 paraîtront dans « les Cahiers de la Quinzaine », journal dirigé par Péguy, les dix volumes de « Jean-Christophe », qui, en quelque sorte, forment aussi une vie d'homme illustre, mais développé, avec une liberté extrême, par un créateur libéré des données précises, parfois étroites du réel.

« Jean-Christophe » fit la gloire de Romain Rolland, qui, en 1913, reçoit le Grand Prix de Littérature de l'Académie Française et acquiert dans le même temps une foule d'admirateurs. Mais il ne veut pas être un homme à la mode ; aussi, pour décourager les importuns et les snobs, prête-t-il vie au personnage de Colas Breugnot, un franc et jovial bourguignon qui n'a de commun avec Jean-Christophe que sa haine de la guerre.

La guerre... c'est justement alors qu'elle éclate. Ses conséquences se sont étendues sur les quarante ans que R. Rolland avait encore à vivre. Sa vie, son œuvre, ses amitiés, ses influences, tout s'est trouvé coupé en deux par l'événement : 1914. Il y a tout ce qui précède, il y a tout ce qui suit. Des deux côtés, c'est bien le même homme au cœur généreux et pur et à l'ample universalité. « Mais la lumière du visage a changé ».

C'est en Suisse, où il passait ses vacances qu'il reçut la nouvelle ; le 1^{er} Août, il écrivait dans son journal : « Quand on est comme nous incapables de toute haine de race, quand on estime autant le peuple qu'on va combattre que le peuple qu'on défend, (...) quand on a en soi un monde de pensée, de beauté, de bonté qui veut s'épanouir, n'est-ce pas la pire horreur d'être forcé de s'égorger pour une cause monstrueuse ? » Ce sont de telles opinions qu'il exprima dans « Au-dessus de la mêlée (1915) » dont on déclara aussitôt que c'était l'ouvrage d'un anti-français, qui brisait le moral de la France combattante, en la privant de haine. R. Rolland n'en continua pas moins à mener une sorte de croisade pour humaniser la guerre, épargner les œuvres d'art et les villes de grande civilisation, rapatrier les prisonniers civils et c'est en hommage à cette volonté pacifiste que l'Académie Suédoise lui décerna son Prix Nobel pour 1916, ce qui augmenta encore la haine de certains français pour le récipiendaire, car on soupçonnait la Suède, pourtant neutre, de souhaiter vivement la victoire allemande.

Après cette période troublée, les inimitiés qui le poursuivaient en France firent ordinairement préférer à R. Rolland le séjour de la Suisse. Il ne s'installa à Vézelay qu'au printemps de 1938. Entre temps, il s'était rendu à Macon pour rencontrer Gorki, s'était lié d'amitié avec Gandhi, avait publié d'excellents essais sur la philosophie hindoue et deux recueils d'études politiques : « Quinze ans de combat » et « Par la Révolution, la Paix ».

Romain Rolland mourut le 30 Décembre 1944, après avoir vu la patrie libérée. Il avait conservé jusqu'à la fin une prodigieuse puissance de travail, de présence, de charité et entretenu sa colossale correspondance, aux huit-dixièmes inédite. Quant au voile qui enveloppa son œuvre après sa disparition, s'il est vrai que nous allons vers l'Europe-Unie, il ne saurait manquer de se lever, car qu'y a-t-il de plus européen que cet ennemi des frontières qui avait fait sienne la devise de Beethoven :

Faire tout le bien qu'on peut
Aimer la liberté par-dessus tout
Et quand se serait pour un trône
Ne jamais trahir la vérité.

Renaud CAMUS.

LA CONFERENCE DE SAINT - VINCENT - DE - PAUL Soulage les misères des pauvres AIDEZ-LA !

RENAISSANCE FRANÇAISE : LA FRANCE ET SA CULTURE AU XX^{ème} SIECLE

Vers les années 1900, c'est-à-dire au cœur de ce qu'il est convenu d'appeler « la Belle Epoque », il n'était point de nation pour contester à la France une primauté absolue en matière d'art et de culture. Si l'histoire de notre musique n'apparaissait pas comme la plus brillante, notre langue était reconnue la plus élégante, notre littérature la plus variée, notre architecture la plus gracieuse et notre peinture traversait, avec l'Impressionnisme, une de ses plus brillantes époques de création. Avons-nous su, depuis lors, conserver notre prestige en ces domaines, le le XX^e siècle français s'est-il montré, jusque-là, digne de ses prédécesseurs ? Ce sont là les questions que nous nous sommes posées, et auxquelles nous allons tenter de répondre.

La langue d'un peuple, et son rayonnement, expriment clairement le degré de civilisation de ce peuple. On a beaucoup parlé de la régression du français, mais les dernières années sont là pour nous apporter un réconfort. Voici quelques faits, sans grande portée peut-être, mais qui ont valeur de symbole : le français demeure, contre vents et marées, la langue des cours en Suède, en Norvège, au Danemark, aux Pays-Bas et théoriquement en Grande-Bretagne. Aux Etats-Unis, dans l'Etat de Louisiane, colonie française jusqu'en 1803, un récent gouverneur ne parlait absolument pas anglais. C'est d'ailleurs une circonstance à remarquer, et de toute première importance, que l'attachement à notre langue des populations séparées de la métropole : les Canadiens du Québec, par exemple, non seulement se multiplient dans de considérables proportions dans leur province, mais envahissent pacifiquement le nord des Etats-Unis où ils forment déjà une colonie non négligeable de Franco-Américains. Dans l'île Maurice, possession britannique depuis 1815, la grande majorité des habitants n'emploie que le français. Nos anciens comptoirs des Indes possèdent, à Pondichéry, une université de langue française reconnue, protégée et subventionnée par le Gouvernement de la Nouvelle-Dehli à la suite d'accords avec Paris. Au Viet-Nam, au Laos, au Cambodge, le français demeure une langue de culture et de civilisation ; il subsiste de même en Syrie, moins cependant qu'au Liban, dont la capitale, Beyrouth, est un centre de propagation de notre humanisme. Mais c'est surtout en Afrique que le rôle du français est considérable : il est la langue officielle de 23 états, c'est-à-dire nos ex-colonies et anciens territoires mandatés, auxquels il faut ajouter l'Etat du Congo et le Ruanda-Orundi, jadis sous contrôle de la Belgique. Ces contrées sont évidemment peu peuplées de nos jours, mais n'en sont pas moins destinées à former, dans un avenir plus ou moins proche, un vaste ensemble territorial à moyenne densité qui fera un usage presque exclusif de notre langue. C'est pourquoi on ne saurait trop admirer l'effort de la Faculté de Paris et des grandes universités étrangères de langue française (en particulier Montréal — qui possède l'édifice universitaire français le plus important du monde — Bruxelles, Dakar, etc.), pour permettre à des étudiants de toutes les races d'accéder à la connaissance d'une civilisation, la plus raffinée peut-être qui ait jamais vu le jour.

Mais une langue, si brillante soit-elle, ne saurait conserver une position privilégiée si sa littérature ne donne régulièrement le jour à des chefs-d'œuvre. Or, des avis nombreux et impartiaux ont cru pouvoir affirmer que notre production littéraire, au XX^e siècle comme tout au long de son histoire, se classait au premier rang dans le monde ; et si de telles valeurs pouvaient être déterminées par des chiffres, il ne faudrait pas omettre de signaler que sur 54 Prix Nobel attribués depuis 1901, l'Allemagne en a reçu 5, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis 6, alors que la France s'en est vu décerner 9. Mais point n'est besoin d'avoir recours à de tels arguments, car les faits s'imposent d'eux-mêmes et nul ne peut contester le talent, parfois le génie, à ces trois générations qui ont illustré le demi-siècle : celle de France, de Baffés, de Proust, de Bergson, de Péguy, celle de Claudel, de Mauriac, de Bernanos, de Martin du Gard, de Giraudoux, de Colette,

de Maurois, de Duhamel, de Gide, de Cocteau et de bien d'autres, celle de Montherlant, de Sartre, d'Anouilh, de Malraux, de Camus. Si la Poésie véritable semble avoir fait place trop souvent à une illusoire virtuosité verbale, Théâtre et Roman, eux, jouissent d'une remarquable prospérité et les écrits ne sont pas rares dont on peut assurer qu'ils feront date. Un public toujours plus large « accède aux joies pures de la connaissance » et des Prix littéraires, dont on peut d'ailleurs déplorer la prolifération, contribuent activement à faire connaître les œuvres des débutants de mérite. L'Académie Française si injustement décriée — la vieille dame du Quai en a l'habitude — constitue un bastion de nos lettres dont le prestige est immense dans le monde.

Quant à l'Art Français, dans toutes ses manifestations, les soixante dernières années lui ont été particulièrement heureuses. En architecture, il faut évidemment regretter que les architectes d'aujourd'hui aient renié cette grande tradition nationale qui avait présidé à l'édification de la Place Vendôme, de la Place de la Concorde ou de la Rue de Rivoli et que l'individualisme ait trop souvent triomphé : ce sont de trop rares exemples en faveur de l'unité de style que ceux du Havre, de Blois, de Tours, d'Orléans ou de St-Malo. Mais le tableau d'ensemble est beaucoup plus favorable en ce qui concerne la peinture : c'est en France, ou parmi des étrangers vivant dans notre pays, que les grandes écoles du XX^e siècle ont trouvé leurs plus brillants représentants : Matisse, Vlaminck, Derain, Dufy, pour le Fauvisme, Braque ou La Fresnaye pour le Cubisme, Rouault ou Buffet pour l'Expressionnisme, Soutine, Chagall, Modigliani, Picasso pour l'Ecole de Paris, Rousseau ou Utrillo pour l'Ecole « naïve ». Parmi les princes de la sculpture trônent trois grands noms français : Rodin, Bourdelle et Maillol, auxquels on pourrait ajouter par exemple Belmondo et Zadkine.

Il n'est pas jusqu'à la musique, genre relativement peu conforme au génie de la race qui n'ait brillé d'un éclat plus particulier que partout ailleurs, sauf peut-être en U.R.S.S., avec Debussy, Dukas, Roussel, Schmitt, Ravel ou le Groupe des Six.

Nous nous demandions, en débutant, si nous avions le droit d'être fiers, au nom de la France, du siècle où nous vivons, et une réponse affirmative à cette question se présente naturellement en conclusion. Qu'il suffise, pour s'en convaincre, de relire l'hommage du Président Kennedy : « La France, première puissance artistique du monde... »

R.-C.

Notre Concours : Nouvelles Questions et Résultats des Précédentes

1^{re} Série : Histoire (5 Fr.) : Qui fut le vainqueur de Preston-Pans ?

2^e Série : Littérature (3 Fr.) : Qui reçut le Prix Nobel de Littérature en 1913 ?

3^e Série : Musique (2 Fr.) : Qui est l'auteur du « Couronnement de Poppée » ?

Résultats du dernier concours :

Réponses :

I. : Alexandre II, Roi de Grèce. Gagnant : M. Michel Couderc.

II : Greta Garbo. Gagnant : M. Pierre Albertini.

III : Perth (Australie). Gagnant : M. Alain Olivier.

Courrier des Lecteurs

D'un Ancien anonyme, une lettre charmante où il souhaite que les « Tâches d'Encre fassent tâche d'huile », et où il exprime le regret que nous n'ayons point publié de vers. Voilà une lacune à combler.

Une phrase de la courte étude sur Barrès publiée dans le numéro 1 : « Deviendraient-ils (les jeunes lecteurs), à force de se nourrir de Sartre et de Camus, étrangers à l'esprit ? » a soulevé de nombreuses protestations. L'auteur n'a nullement voulu insinuer que les écrivains cités manquaient d'esprit, mais que leur faisaient légèrement défaut ce goût du paradoxe, cet esprit caustique et comme se moquant de lui-même, qui, bien avant Voltaire, étaient l'apanage de la France.

Quoique la majorité des suffrages se soit ralliée aux opinions de l'article « Le Drame de Liège », elles ont évidemment rencontré quelque opposition — d'ailleurs prévue — chez certains. Que ceux-là soient persuadés qu'il s'agissait d'une prise de position personnelle qui n'engageait nullement les « Nouvelles Tâches d'Encre »

La Politique : conférence de presse à l'Élysée

En affirmant son désir de créer une force de frappe nationale, le Général de Gaulle me semble voir juste. Cette force de frappe ne manquera pas d'être la cause de grandes dépenses mais, psychologiquement, elle deviendra le symbole de l'indépendance Européenne et politiquement, la base d'une puissance militaire commune à notre continent.

En conservant à l'égard de la Grande-Bretagne une position de fermeté, le Président montre encore qu'il a le sens des réalités : comment cette puissance, en effet, pourrait-elle entrer dans le Marché Commun si elle refuse de se plier aux conditions du traité de Rome sanctionnées par les six ? Ou bien la Grande-Bretagne resserre ses liens avec le Commonwealth, ou bien elle accepte de les relâcher pour marcher main dans la main avec l'Europe.

En osant déclarer que les Américains étaient des alliés mais aussi des rivaux, le Président prend une initiative lourde de conséquences. S'il est vrai que les États-Unis ne nous ont rien demandé pendant l'affaire de Cuba ni à propos de la politique personnelle qu'ils mènent au Katanga sous les couleurs, soi-disant pacifiques et humanitaires, de l'ONU, il n'en reste pas moins que le Général de Gaulle joue une grosse carte en prétendant vouloir faire l'Europe sans l'aide des Américains.

Quant à l'alliance contractée avec le Chancelier Adenauer, il n'est pas douteux qu'elle ne soit une excellente affaire, dans la mesure cependant où elle ne suscitera pas de vifs mécontentements de la part de nos partenaires occidentaux.

Je ne saurais trop m'interdire de prendre position quant à l'avenir de la politique du Président, mais quant à la personnalité de l'homme, rien n'exprime mieux ma pensée que l'opinion du Chancelier : De Gaulle a le sens de l'histoire, il embrasse un très grand passé et voit très loin dans l'avenir.

Yves DOUSSET.

Notes et Impressions

C'est une loi primordiale et absolue que la Loi du progrès : Tout s'élève dans l'infini, nos fautes sont des chutes.

Camille FLAMMARION.

Riches et pauvres, mauvaise classification : dépendants et indépendants, voilà la véritable.

Emile AUGIER.

On peut bien défaire, on ne refait jamais l'œuvre séculaire de l'histoire.

F. BRUNETIERE.

En dépit des travers du chauvinisme ou des écarts de la superstition, le patriotisme ne cesse d'être une vertu, et la religion une force.

On dit que l'art de causer se perd en France : c'est aussi l'art d'agir.

Paul DOUMER.

La patrie, c'est le souvenir des grandes choses que l'on a faites ensemble.

Ernest RENAN.

L'opinion est deux fois maîtresse des démocraties : au pouvoir, on en est l'esclave, et dans l'opposition, le valet.

Le Rôle des Grands Hommes dans l'Histoire Contemporaine

L'histoire du 20^e siècle semble se réduire à quelques noms essentiels. Une partie importante de l'édification du pouvoir socialiste en U.R.S.S. s'intitule la période stalinienne. Le relèvement économique des États-Unis entre les années 1933-1939 s'identifie à l'œuvre de F.-D. Roosevelt, et l'histoire politique de la Chine après 1949 trouve son fondement dans les prévisions et les directives de Mao-Tsé-Toung. Il semble donc que l'histoire contemporaine ne puisse avancer qu'en étant prise en charge par une personnalité qui accapare le pouvoir et assume le destin de la collectivité. Ainsi, la personnalisation du pouvoir et l'évolution de l'histoire semblent converger pour illustrer l'identité du rôle historique avec l'existence d'un homme exceptionnel.

Mais le fait que les masses soient conduites à confondre les rôles historiques avec les activités d'hommes exceptionnels ne prouve nullement que seuls des hommes exceptionnels ont un rôle dans l'histoire. Il y a, de nos jours, des hommes que l'on ne voit pas et qui contribuent à l'évolution de l'histoire. En fait, les événements qui font progresser l'histoire ne sont pas toujours provoqués par ceux mêmes qui semblent s'y identifier.

On détermine autant une politique en étant dans l'opposition qu'au pouvoir, et dans cette mesure Trotsky doit figurer auprès de Staline, le groupe anti-parti auprès de M. Krouchtchew. Le pouvoir est un mouvement de va et vient entre ceux qui l'exercent et ceux qui le subissent, et ceux qui réfléchissent la réaction au pouvoir ont un rôle aussi historique que ceux qui déterminent l'action du pouvoir. D'une certaine façon, il faut désacraliser le rôle des grands hommes, car l'époque contemporaine accentue l'ambiguïté qui s'attache aux rôles historiques.

D'une part, en effet, le 20^e siècle accuse le caractère personnel et providentiel du rôle des grands hommes. Mais, d'autre part, il multiplie et dissimule les acteurs effectifs de l'histoire.

Au 20^e siècle, l'histoire semble se confondre avec la venue au pouvoir d'un homme exceptionnel, plus ou moins visionnaire, qui va infléchir le cours des événements dans le sens le plus souhaitable pour la collectivité. En d'autres termes, l'histoire semble suivre une évolution en dents de scie, et se constituer d'une suite de périodes vides, durant lesquelles les crises se préparent, et de périodes déterminantes, correspondant à la présence d'un homme éclairé et providentiel, capable de les dénouer. En un sens, l'histoire serait donc moins faite des crises qu'elle connaît que des hommes qui les surmontent. Evidemment, une telle attitude attribue aux grands hommes seuls, un rôle historique. Et de fait, la démarche est double : le 20^e siècle favorise l'action providentielle personnelle, par un renversement des causes, il conduit les masses à réserver les rôles historiques aux grands hommes uniquement.

La France des années 1958 a donné l'exemple du consentement populaire que pouvait connaître un homme exceptionnel, grand dénoueur de crises, capable de s'élever au-dessus des factions et d'endosser seul les responsabilités de la collectivité. Les guerres qui, au 20^e siècle, sont devenues totales, et qui transforment une société entière en garnison, ont également joué en faveur du chef d'État d'exception. Dans une période où les libertés sont menacées et où la peur domine, l'appel bienveillant du chef unique apporte la consolation et la patience. Clémenceau était le « tigre » à cause de sa résolution en matière de politique intérieure, mais il était aussi « le Sauveur » et c'est ce dernier trait qu'il a gardé dans l'Histoire.

Les crises économiques jouent dans le même sens que les guerres en faveur de la personnalisation unique du pouvoir. D'une façon générale, plus le chef demande d'efforts et de courage, plus il est nécessaire qu'il soit connu, sympathique, presque intime. Le pouvoir anonyme est le plus terrible ; aussi peut-il demander et attendre plus en se personnalisant. Les discours de F.-D. Roosevelt « au coin du feu » sont demeurés célèbres. Les conditions propres au 20^e siècle rendent donc nécessaire que le pouvoir soit aux mains d'une personne unique ; mais, du moment qu'elle se trouve au pouvoir, cette personne devient une forte personnalité ; elle revêt un caractère providentiel, et sacralise le pouvoir en se grandissant grâce à lui. Rapidement, le peuple oublie que le chef est un grand homme en raison de sa capacité à surmonter une crise difficile ; d'une certaine façon, il oublie les causes pour ne retenir que les effets et, par un renversement rapide, érige le chef en moteur unique de l'Histoire.

Le jeu convergent de ces différents éléments propres à notre époque a donc amené le citoyen à se leurrer sur les rôles historiques. Le chef politique est devenu un héros ; mais il est surtout devenu rapidement évident, pour le peuple, que les héros seuls pouvaient avoir un rôle historique.

Et de fait, le 20^e siècle conduit les masses à réserver aux seuls hommes exceptionnels un rôle historique déterminant. Le peuple ne juge qu'en fonction de ce qu'il voit et oublie, ou fait fi, des causes de ce qu'il voit.

Ainsi, le citoyen contemporain qui semble plus avisé que le gouverné des temps monarchiques ou féodaux, l'est en vérité beaucoup moins. Il tend à considérer avec le même œil respectueux et admiratif son chef prestigieux, incarné par Hitler ou Mussolini, que le roi Louis XIV par ses sujets. Emporté par une conception épique de l'histoire, il donne la priorité au rôle historique de Louis XIV, résumé par les fastes de la cour ou les grandes victoires, sur celui de Cromwell. Il parcourt l'histoire comme un roman, pour y découvrir des héros. Il se souvient de Hitler parce que les discours démentiels et les défilés frénétiques en ont fait une caricature, mais il oublie la crise des années 1920-23 qui lui a ouvert les voies du pouvoir. Bref, le rôle historique semble être le propre du personnage unique et exceptionnel.

Mais il serait nécessaire d'éclairer le peuple, et de lui montrer que les grands hommes ne sont pas les seuls à exercer un grand rôle historique ; le fait qu'ils endossent des responsabilités au grand jour, durant plusieurs années, n'empêche pas d'autres personnes, moins connues, d'avoir également des responsabilités.

En vérité, le 20^e siècle multiplie et dissimule les acteurs effectifs de l'histoire. Il a fait naître un mécanisme social ambigu : plus les responsabilités, sont nombreuses, en raison de l'expansion économique et sociale, plus les crises sont inévitables et nécessitent la venue d'un chef unique. Mais ce chef n'est capable d'arbitrer qu'en tant qu'il existe des forces antagonistes. Son rôle d'arbitre ne doit donc pas faire oublier qu'il n'est possible qu'en raison de rôles contradictoires et concomitants. Mais, en vérité, très souvent, le chef unique apparaît le moteur unique de l'histoire ; en sorte que l'existence d'un arbitre que le peuple défie, et l'ignorance par le peuple des forces à arbitrer, provoque des crises plus graves encore.

En effet, les conditions mêmes qui rendent la collectivité contemporaine difficile à gérer, et nécessitent donc un pouvoir personnel d'arbitrage, ont pour conséquence de multiplier les activités déterminantes. Il s'agit avant tout du développement de la Technique, qui octroie au directeur de journal ou au savant un rôle politique indésirable. D'une façon générale, la technique fait apparaître des fonctions diverses, ayant des effets sur les gouvernés, et dont les titulaires exercent, de ce fait, un rôle occulte mais déterminant sur l'exercice ou la survie du pouvoir en place. Par conséquent, il y aurait parfois un grand rôle historique apparent, mais toujours des rôles historiques moins visibles quoique essentiels.

Il ne saurait cependant être question de limiter le rôle historique des grands hommes. Mais ce serait une erreur de faire résider, même dans des époques de strict pouvoir personnel, l'ensemble du moteur de l'histoire d'un pays dans les décisions d'un seul homme.

Il sera certes difficile d'éduquer le citoyen contemporain pour lui permettre de distinguer, en chaque cas, à qui il obéit. Pourtant, la puissance croissante du Technocrate rend nécessaire qu'il soit capable de comprendre que la présence au pouvoir d'un « grand homme » n'est pas une panacée, mais simplement un contre-poids, parfois même une consolation. Le grand homme à venir trouvera ses assises et ses limites dans le savoir cher à Saint-Simon.

Bernard Viard

— Vous prenez un whisky ?

— Vous n'y pensez pas...

Après ce que le Général de Gaulle a dit des Anglais dans sa conférence de presse !...

Donnez-moi plutôt un vieillard maniaque.

Tristan Bernard se promenait un jour dans les couloirs d'un théâtre lorsqu'il fut bousculé par un ouvrier qui portait une énorme horloge. Et le célèbre homme d'esprit de s'écrier :

— Vous ne pourriez pas porter une montre-bracelet comme tout le monde ?

Quel Effort ?

Vous voulez apprendre l'anglais ? Avec nos méthodes, vous mettez trois semaines.

Apprendre à être un homme complet et parfait ? Ecrivez-nous.

Bien réussir dans la vie ? Achetez notre brochure.

Posséder une parfaite culture ? Recevez nos cinq volumes.

Grandir de dix centimètres, grossir de trente kilos, devenir beau et élégant ? Nous vous offrons tout cela, gratuitement.

Et nous pourrions donner bien d'autres exemples, continuer à s'en amuser, les poursuivre de nos sarcasmes, les jauger pour mieux montrer leur stupidité.

Depuis quand peut-on se cultiver, s'enrichir, s'améliorer, se cultiver sans efforts ?

Pourrait-on savoir sans apprendre ? J'aimerais bien retenir après une seule lecture, ce que le digest a bien voulu me faire assimiler.

Et oui ! Il paraît que de nos jours, on arrive sans peine, facilement, et médiocrement. Où sont ces hercules dont les muscles ont atteint la taille maxima, en dix jours ? Où se trouve ce beau parleur qui, avant de lire « Comment bailler en société », bredouillait lamentablement ? Je souhaiterais connaître aussi un homme capable de m'affirmer qu'il a acquis un jugement sûr, grâce à tous les digests que l'imbécile refus du monde contemporain de peiner a jetés sur le marché.

Encore une nouveauté contemporaine que de vouloir réussir sans effort, de devenir artiste, sans talent, de créer sans rien inventer, de composer sans savoir écrire, de penser sans matière, de peindre sans sujet, de chanter sans paroles, de parler pour ne rien dire, de prier pour personne, de vivre pour ne pas mourir.

Vivre pour ne pas mourir. Que croyons-nous donc ! Nous devrions préférer la mort à la médiocrité, à l'abnégation de notre personnalité, auxquelles nous nous exposons, si nous supportons encore un peu de manquer de volonté, de nous laisser envahir par toutes les bêtises dont les fanatiques de la facilité veulent nous abreuver.

Descartes a peut-être un peu vieilli. Il n'empêche que son esprit reste toujours jeune et nous incite à vouloir pour croire.

Yves DOUSSET.

La Limagne

Je ne reverrai plus au moment des labours,
Les sillons alignés sous le soc des charrues,
Alors que dans le ciel, en triangle, les grues
Poussent des cris aigris au-dessus de nos bourgs.

Je ne reverrai plus notre verte Limagne
Se dérouler ainsi qu'un tapis d'Espahan
Tandis que se profile, au loin, un paysan
Etendant ses deux bras pour bénir sa campagne.

Je ne reverrai plus notre Lembron en fleurs
Que je préfère au beau jardin des Hespérides,
Quand les eaux de la Couze en leurs miroirs sans rides
Reflètent les bijoux de toutes les couleurs.

Qu'elle est jeune l'Auvergne en ces printemps précoces
Où les pommiers neigeux portent des diamants.
Des nuages d'hermine à ces enchantements
Ajoutent la splendeur de transparents carrosses.

A contempler le soir ce cirque éblouissant
Des épis d'or croulant sur leur tige fragile
Je ne peux m'empêcher de penser à Virgile
Qui chanta dans ses vers son jardin renaissant.

O terre ! tu n'es plus alors une matière
Insensible à l'amour puisque un peu de soleil
Fait revivre d'un corps la nature en sommeil
Et met une auréole aux croix du cimetière.

Emile DOUSSET.

Directeur de Publication : Renaud CAMUS, CLERMONT-FD
Imprimerie R. VAU, 5, Rue du Commerce, Riom

Un Américain découvre la France

C'est un émouvant spectacle qu'offrent les lieux prévus pour l'habitation ou la fréquentation des hommes, quand ils sont désertés par ceux-là mêmes qui devaient les remplir de leur bruit, de leur présence, de leur vie. On y retrouve la tristesse définitive des cités anciennes, ruinées maintenant. La douleur tragique des villes du front pendant la guerre, ou la mélancolie provisoire des salles de spectacles, en dehors des heures de représentation, quand des housses grises éteignent le rouge ardent des sièges ou l'or des colonnes et des balcons.

Etait-ce un sentiment du même ordre qui dominait Christopher, la dernière fois que je le vis ? Seul, ou presque seul, dans les vastes bureaux qu'il avait loués pour son nouveau journal « Le Dollar », il semblait frappé par une fatalité morose.

Dès l'entrée, des employés somnolant derrière des guichets attendaient en vain, qui les abonnements de Paris, qui les abonnements de province, qui ceux de l'étranger. Guichets tous neufs, exhalant l'odeur inapaisée de leur vernis, et qui devaient à une femme de ménage trépidante, seul être vivant et remuant du logis, de ne pas être encore obturés par des toiles d'araignée.

Au guichet de l'étranger, nul, je l'apprends, ne s'était présenté et le registre vert, prévu pour l'inscription des abonnés, était encore immaculé. La province s'était pareillement abstenue, seul le registre de Paris s'était ouvert par deux fois : l'un des abonnés parisiens du « Dollar organe de la renaissance française », était un attaché consulaire américain, ami personnel de Christopher. L'autre était un français, sans doute, mais ce Français était moi-même.

La vente au numéro avait semblé ternir les espoirs qu'avaient déçus les abonnements. On s'était littéralement arraché le premier numéro du Dollar, soutenu par une invraisemblable publicité. Le tirage d'un million d'exemplaires avait été insuffisant, et le directeur Christopher avait connu quelques instants de joie triomphale. Hélas ! les numéros se suivent et leurs succès diffèrent. Le deuxième numéro que Christopher, exalté par son succès sans précédent, avait tiré à 1.500.000 exemplaires, encomrait maintenant les dépositaires et les libraires au détail, submergés. Personne n'en avait voulu, si ce n'est quelques collectionneurs maniaques qui, ayant eu le premier numéro, ne pouvaient se résoudre à n'avoir pas le second. Au total douze, et cette chute verticale expliquait assez le masque tragique que revêtait ce jour, le visage, d'ordinaire impassible, de mon ami américain.

Devant ce désastre, je sentis ma compassion s'éveiller, et, sans moi-même y croire, je trouvais pour remonter Christopher des arguments inattendus : Victor Hugo n'avait-il pas subi, après les Burgraves, le pire des échecs, ce qui n'empêchait pas maintenant son drame de connaître auprès du public moderne le succès le plus éclatant ? Louis XVIII après s'être enfié devant Napoléon, retour de l'île d'Elbe, n'avait-il pas, cent jours plus tard, recouvré le trône de France qu'il devait conserver jusqu'à sa mort ?

L'histoire de France était remplie du récit de semblables vicissitudes. Qui pouvait dire qu'un tel retour de fortune n'attendait pas le « Dollar », et qu'après sa déroute initiale, il ne connaîtrait pas à son heure une victoire de la Marne ?

Tous ces arguments, débités je dois le dire, sans grande conviction, n'entamèrent pas la tristesse de mon ami. Le visage pétrifié, le regard fixe, au milieu de ses ballots invendus et de ses sociétaires oisifs, il eut tenté certes quelque peintre d'histoire, et un silence pesant régnait dans les bureaux presque déserts.

Soudain, avec rage, Christopher le rompit :

« Qu'est-ce qu'il leur faut, à vos idiots de compatriotes ? s'exclama-t-il, qu'est-ce qu'il leur faut ? Je leur donne, continua-t-il en dépliant un des journaux laissés pour compte, un article sur la plus grosse fortune du monde, celle du roi du chewing-gum, le célèbre milliardaire américain ; je leur donne un article sur le plus haut gratte-ciel du monde, sis à New-York, en terre américaine ; un article sur le plus grand homme politique du monde, notre président des Etats-Unis d'Amérique ; la photographie de la plus jolie femme du monde ! (une américaine, naturellement) ; le plus grand avion du monde, en service dans l'armée américaine... Et malgré cela, ils n'achètent pas mon journal. Dites-moi un peu — et il s'adressait à moi — dites-moi un peu ce qu'il faudrait faire pour les décider à acheter mon journal ».

J'hésitais à répondre, abruti par tous les superlatifs dont Christopher venait de faire l'énumération. Mais comme il insistait à nouveau : « Il aurait peut-être fallu, lui dis-je, parler un peu moins de l'Amérique et un peu plus de la France ».

A ces mots, je crus que Christopher allait éclater de rage : « Jamais, me dit-il, jamais, entendez-vous, Je préfère renoncer à faire paraître mon journal, je fère repartir pour l'Amérique par le prochain paquebot que de renoncer à mon idéal. — Vous avez raison, objectai-je timidement, mais cet idéal, quel est-il ? — Le Dollar, organe de la renaissance française, c'était là mon titre, c'était là mon programme, c'était là mon idéal, s'exclama Christopher. Je voulais, par mon journal, tirer de sa torpeur votre ridicule petit pays, le dégoûter de ses maisons à cinq étages, de ses automobiles six chevaux et de ses petites fortunes, dont aucune n'atteint le milliard de dollars. Vos petits industriels qui s'enorgueillissent de produire cinq mille voitures par jour, s'ils avaient lu mon journal, auraient, à l'exemple de l'Amérique décuplé leur production. Puisque vous refusez de profiter de la leçon que vous donnait mon « Dollar », croupissez dans votre médiocrité, continuez à construire, dans vos ruelles, vos maisonnettes. Je repars, Adieu ! Je repars, comme mon illustre ancêtre, découvrir un nouveau monde.

— De quel ancêtre s'agit-il, cher ami ? demandai-je, surpris ? — De celui qui, en 1492, monté sur des caravelles, aborda aux terres d'Antilia. — Christophe Colomb est votre ancêtre ? — Officiellement, me répondit-il ; j'ai à Washington des papiers qui prouvent que ma famille est installée en Amérique depuis le XV^e siècle. Savez-vous, dit-il en confidence, que je suis la plus ancienne famille américaine ? Qu'en pensez-vous ?

Je regardai autour de moi. Des montagnes rocheuses de numéros invendus barraient l'horizon. Christopher avait revêtu un water-proof et sa casquette : une valise à la main, il s'appropriait sans doute à quitter les rivages inhospitaliers de la Seine.

« Ce que j'en pense, répondis-je, c'est ô Christopher Colonibus, que votre ancêtre fameux aurait mieux fait de se tenir tranquille et que, pour votre bonheur, il eût mieux valu que Christophe Colomb eût souffert d'un tel mal de mer, au départ de Gênes, qu'il eût renoncé à son projet. — Je ne suis pas de votre avis, répondit Christopher, vexé. — Reconnaissez, pourtant, lui dis-je, cher ami, que votre journal n'a pas été un succès. — Sans doute, mais le suivant réussira peut-être mieux. — Eh quoi ! voulez-vous recidiver ? — Je pars pour l'Amérique, me dit Christopher sur le pas de la porte entrebaillée, je pars pour l'Amérique, mais je ne renonce pas pour cela au journalisme. Vous aurez de mes nouvelles, au revoir. »

Et deux mois plus tard, un courrier outre-atlantique m'apportait le premier numéro de « Che Grane », organe de la civilisation française : « Christopher Colomb, New-York, Etats-Unis ».

L'histoire ne dit pas combien ce nouveau journal eut de numéros.

FABRICE.

Ville

Les murs sont noirs
Gris et sombres
Et pleins d'ombre
Tristes à voir

La ville cruelle
Rues sans espoir
Mornes ruelles
Puants trottoirs

Mon cœur sans vie
Soupire, s'ennuie
Dégoût, tristesse
Sont ses maîtresses.

Michel COUDERC.